1er NOVEMBRE 1954

SPECIAL
30e anniversaire

1er NOVEMBRE 1984

N° 93
2,50 DA
REEDITION

ALGER le 15 Octobre 1979

صوت الشعب
الجريدة المركزية لحزب الطليعة الاشتراكية الجزائري (تاسست في 1966)

la voix du peuple ORGANE CENTRAL DU PARTI DE L'AVANT-GARDE SOCIALISTE D'ALGERIE (fondé en 1966)

A l'occasion du 30e anniversaire du 1er Novembre 1954, nous republions des extraits du numéro de notre journal consacré au 25e anniversaire de cette date.

Pour présenter ce numéro, nous écrivions " Comme on le constatera, le contenu de ce nuéméro est consacré à éclairer les aspects les moins bien connus de notre guerre de libération : les positions publiques, la participation et le rôle multiforme des communistes. Il aide à lutter contre les déformations qui existent dans de nombreux écrits : les communistes n'ont pas participé à la guerre de libération ou l'auraient même condamnée; les communistes tombés les armes à la main auraient agi à titre individuel en violation des directives de leur parti, etc."

" Ces déformations et calomnies ne touchent d'ailleurs pas seulement à la participation et au rôle des communistes. Au de là, elles visent les options (nationalisations, réforme agraire, progrès social) que les communistes ont de tout temps défendu, elles tendent à affaiblir le rôle joué aujourd'hui même par les patriotes les plus conséquents dans la défense du secteur d'Etat et l'option socialiste. Leur but est d'affaiblir la lutte antiimpérialiste et d'opposer patriotisme et socialisme".

" En rendant à l'apport des communistes dans la guerre de libération sa juste part, il ne peut s'agir en aucune façon de privilégier cet apport au détriment de celui des autres forces patriotiques. On replace mieux au contraire cet apport dans les sacrifices et les exploits gigantesques de notre peuple, accomplis dans le rassemblement autour et au sein du Front de Libération Nationale et sous sa direction".

« LE P.C.A. DANS LA GUERRE POUR L'INDEPENDANCE NATIONALE »

(extraits d'une brochure publiée sous ce titre en décembre 1959 par le P.C.A.)

«...L'activité du P.C.A. pendant ces cinq années de guerre ne pouvait être que la suite logique, naturelle, de son action passée. Elle fut et reste au service de la classe ouvrière et de la Nation algériennes. Elle a des conséquences heureuses sur l'évolution actuelle du mouvement de libération et sur la lutte.

Le P.C.A. justifia et légitima immédiatement le mouvement insurrectionnel né en Novembre 1954. Il rejeta la théorie de certains milieux nationalistes sur "l'explosion du désespoir". A ses membres qui militaient dans les régions insurrectionnelles, il donna, dès ce mois de Novembre, la directive de rejoindre les maquisards et d'aider la lutte armée. Hamma Lakhdar, l'un des cadres communistes de la région d'El Oued, trouva la mort au début de 1955, à la tête de son détachement. Jusqu'à la date de sa dissolution, en Septembre 1955, notre Parti a exploité à fond les maigres possibilités légales dont disposaient encore les organisations nationales non encore dissoutes pour combattre avec vigueur la thèse de "L'Algérie française", pour susciter un vaste soutien politique et pratique de masse aux combattants. Il conçut et engagea les campagnes électorales du début 1955 comme un soutien à la lutte armée. Face aux saisies et aux poursuites, les communistes travaillant à la rédaction d'Alger Républicain s'ingénièrent à éclairer les masses sur le sens juste du nouveau combat, à dénoncer la terreur répressive dans les campagnes, à gagner à la cause algérienne les travailleurs et démocrates européens d'Algérie. Les mêmes efforts étaient faits par les communistes militant dans les syndicats et les organisations de jeunes, de femmes, de la paix, de solidarité, etc. Après sa dissolution, le P.C.A. fit des efforts plus grands encore pour impulser la collecte de médicaments, de vêtements et de matériel au profit des maquis.

En même temps qu'il soutenait politiquement et pratiquement la lutte armée, le P.C.A. estimait de son devoir d'appeler les combattants à éviter, parmi les actions armées, certaines actions individuelles qui risquaient de nuire à la cause nationale. La justesse de cette mise en garde, parfois mal interprétée à l'époque, s'est confirmée au fur et à mesure du développement de l'ALN, qui a le souci de son honneur d'armée révolutionnaire.

Parallèlement à cette action propre, le P.C.A. chercha pendant des mois le contact avec la Direction du F.L.N. pour améliorer sa contribution à la lutte armée. Devant l'échec de ses tentatives unitaires, pour donner aux communistes algériens, impatients de se battre, les moyens de lutter et, du même coup, soustraire à la répression menaçante des cadres dont le mouvement national avait un pressant besoin, le PCA décida la création d'une organisation para-militaire. C'est au Comité Central de Juin 1955 que fut prise la décision d'organiser les Combattants de la Libération. Dès leur mise en place, les groupes de C.D.L. eurent à leur actif de nombreuses actions armées et de sabotage dans les villes. C'est un commando C.D.L. qui réalisa cet exploit retentissant : la prise d'un camion chargé d'armes avec le concours décisif d'Henri Maillot. Ce sont les groupes des C.D.L. qui créèrent les premiers détachements armés dans le Chélif et à Ténès.

A la suite de cette activité, des contacts furent établis, fin Avril-début Mai 1956 entre la Direction du P.C.A et celle du F.L.N. Dans une première phase, les pourparlers aboutirent à la livraison à l'ALN de la plus grande partie des armes prises par le commando de Maillot. Dans une seconde phase, un accord intervint fin-Juin entre les délégations du F.L.N et du P.C.A. pour l'intégration en bloc des C.D.L. dans l'ALN. Les termes de cet accord furent rappelés dans la lettre adressée par le P.C.A. au F.L.N. le 12 Juillet 1956 :

"... Les groupes armés des campagnes et les groupes d'action dans les villes, dirigés par les communistes et faisant partie de l'organisation militaire clandestine, les "C.D.L.", s'intègrent dans l'ALN et acceptent le contrôle du F.L.N.

Les militants communistes qui sont déjà dans l'ALN ou qui en feront partie n'auront plus de liens organiques ou de liens politiques organisés avec le P.C.A. jusqu'à la fin de le lutte armée de libération sans toutefois renoncer à leur idéal et à leurs conceptions politiques..."

Ces clauses ont toujours été respectées par les communistes algériens. Des groupes entiers de camarades rejoignirent l'ALN. Au sein de cette dernière, ils se sont acquittés de leur tâche avec honneur...

(...) Notre soutien au F.L.N. est d'autant plus résolu qu'il est fondé sur l'existence d'une plate-forme commune entre notre programme et le sien : indépendance nationale, République Algérienne démocratique et sociale, réforme agraire, droit des Européens d'Algérie à la citoyenneté algérienne, rapports nouveaux avec la France, basés sur la liberté, l'égalité et le profit mutuel, unité nord-africaine, accord sur les principes de Bandoeng et de la Conférence Afro-Asiatique du Caire.

C'est ce même souci unitaire qui explique notre soutien au Gouvernement Provisoire de la République Algérienne, au sein duquel le P.C.A. a exprimé le désir de prendre ses responsabilités, comme il les a prises dans le combat sur le sol national, mais sans subordonner son soutien à sa participation au gouvernement.

C'est le même souci unitaire qui animait le P.C.A. quand il déployait des efforts pour la réalisation de l'unité entre les deux Centrales nationales (U.G.T.A. et U.G.S.A.) sur des bases démocratiques (ces deux organisations étant encore légales), puis quand l'aggravation des conditions de la lutte

(suite p. 3)

"le P.C.A. dans la guerre pour l'indépendance nationale"

(suite de la p. 2)

et la dissolution des deux Centrales rendirent l'unification impossible sur de telles bases, il appela, en Novembre 1957, ses adhérents et sympathisants membres de la Centrale Syndicale U.G.S.A. à rejoindre l'U.G.T.A., pour réaliser l'unité syndicale, tout en regrettant l'affiliation de l'U.G.T.A. à la C.I.S.L. et en faisant confiance à la classe ouvrière algérienne qui saura choisir démocratiquement, une fois l'Algérie libérée, ses véritables alliés dans le Mouvement Ouvrier International et les partisans sincères de l'unité de ce dernier.

C'est ce même souci unitaire qui guida le P.C.A. quand il dénonça la propagande française sur "la lutte au sein des maquis", sur l'existence de "maquis rouges", quand il dénonça le travail de division de la Direction M.N.A., parmi les travailleurs algériens en France, quand, à plusieurs reprises, il invita nos compatriotes exilés en France à substituer aux luttes sanglantes et fratricides, dont la responsabilité incombe au M.N.A, l'explication fraternelle et la persuasion politique.

C'est ce même souci unitaire qui anime la Délégation extérieure du P.C.A. : en combattant les mensonges impérialistes, en poussant au renforcement de la solidarité naturelle qui anime les Partis communistes et ouvriers du monde entier à l'égard de l'Algérie, elle fait un travail efficace pour accroitre le prestige et élargir l'audience mondiale du G.P.R.A. et, en particulier dans les pays socialistes, pour faire mieux connaitre la lutte de notre peuple.

(...) Par ailleurs, grâce à un intense travail de propagande* et d'explications politiques, notre Parti éduque les patriotes algériens. En montrant les objectifs sociaux réalisables dans le cadre de la libération nationale, il renforce l'attachement des masses populaires, des ouvriers et des paysans à la révolution algérienne. En donnant des directives simples, des mots d'ordre réalistes, pour entrainer derrière l'ALN tout le peuple, toutes les couches sociales, y compris certaines couches retardataires ou attentistes, il contribue à élever la lutte, à l'élargir, ce qui oblige l'ennemi à disperser ses forces et permet à l'ALN de mener plus efficacement la guerre.

Le P.C.A. fut le premier à combattre les illusions sur "l'anti-colonialisme" des dirigeants américains, qui viennent encore de soutenir le point de vue de la France sur les expériences atomiques au Sahara et dont les efforts à l'ONU ont abouti à priver la motion afro-asiatique sur l'Algérie de la majorité des deux-tiers, à dénoncer la complicité de l'OTAN avec la France. Il fut le premier à dénoncer les desseins de la politique gaulliste visant à diviser les trois peuples nord-africains. Il a montré le danger pour l'unité nord-africaine et pour la libération de l'Algérie des positions de certains dirigeants tunisiens et marocains à l'égard de la France.

(...) Le P.C.A. a poursuivi son travail d'éducation de la classe ouvrière algérienne dans l'esprit de l'internationalisme prolétarien, inséparable de l'intérêt national, comme en témoignent, entre autres, l'accueil réservé aux délégations de l'U.G.T.A. par le mouvement ouvrier international, et la formation d'un comité intersyndical mondial d'aide à l'Algérie.

Pour renforcer sa liaison avec les masses et élargir son travail, notre Parti a amélioré son organisation qu'il a adaptée à la lutte clandestine. Il a appelé et appelle les ouvriers, les paysans, les jeunes, les patriotes à rejoindre ses rangs.

Dans ses propres rangs, le P.C.A. a continué la lutte contre l'esprit conservateur, le sectarisme et le dogmatisme, dont sa ligne nationale a le plus souffert dans le passé. Il a lutté contre la sous-estimation des facteurs nationaux et n'a pas hésité, comme tout véritable Parti révolutionnaire, à faire sans complaisance son auto-critique publique dans l'Essai sur la Nation sur un certain retard à saisir l'évolution de la Nation Algérienne. Avec la même vigueur, il a lutté contre le révisionnisme, et l'opportunisme qui s'étaient manifestés dans ses rangs après l'Insurrection de Novembre 1954 et qui minimisaient le rôle indispensable du Parti dans la lutte.

Toute cette activité intérieure et extérieure du P.C.A., dans le cadre de la guerre et dans l'atmosphère de terreur instaurée par l'ennemi dans le pays, n'aurait pas été possible sans le concours de nos militants, de nos sympathisants, des patriotes, hommes et femmes, sans leur dévouement et leur courage, et aussi sans de très lourds sacrifices. Sur la quarantaine de membres du Comité Central, huit ont rejoint l'ALN, vingt et un sont en prison ou dans les camps. Tombés au champ d'honneur comme les Henri Maillot, Abdelkader Choukhal, Nour redine Rebbah, Ahmed Inal, Raymonde Peschard, Hilali Moussa et tant d'autres, assassinés après d'atroces tortures, comme les Deghriche et les Maurice Audin, etc. »

* Liberté en est à son 29e numéro clandestin, l'Algérie combattante, (en arabe), à son second numéro, la revue Réalités algériennes et marxisme, à son 4e numéro, sans parler des journeaux tirés par les régions d'Oran, de Constantine, et la Fédération de France du P.C.A., de dizaines de milliers de tracts et de milliers de brochures publiés à différentes occasions.

"INFORMATIONS ALGERIENNES"

LA délégation extérieure du PCA, constituée en 1957, déploya d'intenses activités pour susciter et organiser la solidarité internationale. Les comptes-rendus étaient publiés par le bulletin "Informations Algériennes" régulièrement publié de février 1958 à Juin 1962.

Diffusé à plusieurs milliers d'exemplaires, il était adressé à la plupart des Comités Centraux des Partis Communistes et Ouvriers dans le monde, aux organisations de masse, à la presse et aux radios des pays progressistes. Beaucoup de ces destinataires utilisaient le contenu de ce bulletin pour leur opinion publique et par là même contribuaient au développement de la solidarité avec notre peuple.

" DE TOUTE MA VIE, JE N'AI EU DE JOIE PLUS GRANDE..."

Témoignage du camarade MAHMOUD LATRECHE décédé en 1981

ETE 1954 : 200 patriotes tunisiens sont amenés et enfermés pour être jugés, dans la prison d'El Asnam (Orléansville). Le P.C.A. organise alors une grande campagne nationale de solidarité en leur faveur.

Sur directive du Parti, je vais à la mosquée "Djamaa - esseghir" de la capitale avec un groupe de camarades pour informer la masse des fidèles. Je m'adresse à eux : " Musulmans, les prisons d'Algérie se sont refermées sur vos frères tunisiens. Les colonialistes français veulent faire de notre pays, qui est déjà une prison pour notre peuple, une prison aussi pour les deux peuples frères : tunisien et marocain . Frères, en vous solidarisant avec ces vaillants moudjahidine, vous porterez un coup sérieux au colonialisme français."- Une voix se fit alors entendre : "Faites le taire! empêchez-le de parler!", et, un groupe s'avançait pour s'emparer de moi. Mais la masse compacte de fidèles le rejette violemment en arrière. J'entends même dire : "Ne crains personne, nous sommes avec toi...ce qui t'arrivera nous arrivera aussi..." Je reprends : "Notre but maintenant, frères, n'est pas de nous entre-déchirer, mais de nous solidariser avec nos vaillants frères moudjahidine. Ils ont un besoin pressant de notre appui, et vous savez que, comme il est dit dans le Hadith: "Dieu assiste l'homme tant qu'il porte secours à son frère; Que le Salut, la Bénédiction et la Miséricorde de Dieu soient sur vous." Je sors de la mosquée, protégé par les fidèles, alors que les autres camarades s'occupèrent à rassembler les secours, plus de 12 000 Francs..."

***

De toute ma vie, je n'ai éprouvé de joie plus grande que celle ressentie en Novembre 1954. Je me souviens avoir rencontré, peu de temps avant, au café des sports, un groupe d'amis dont le regretté Omar Lagha (alors responsable des Scouts Musulmans Algériens). Omar me demande, à brûle-pourpoint: "Que faire ami, avec ces Français, après avoir tenté sans aucun résultat toutes "les astuces" pour obtenir d'eux ne serait-ce que le minimum?"

On dit, répondis-je, que lorsque les Byzantins avaient attaqué son pays, le khalife Abbasside EL MOATACIM rassembla un groupe d'astrologues et les consulta sur le moment le plus propice pour riposter aux agresseurs et pour sauver une femme arabe qu'ils torturaient sur le marché et qui appelait à l'aide El Moatacim. Les astrologues lui recommandèrent d'attendre jusqu'à la saison des figues et du raisin. Mais le khalife rejeta cet avis, rassembla son armée, attaqua les Byzantins et remporta la victoire à la bataille d'El-Khamissine. A son retour, couvert de gloire, le poète El-Bouhtari le chanta par un poème qui se termine ainsi :

"Trente mille Byzantins périrent
Avant que ne mûrissent figues et raisins"

Omar Lagha me serrant alors la main me dit: "C'est bien vrai." Je ne devais plus le revoir.

En 1957, alors que je passais par l'ex-rue de la Lyre, quelqu'un me murmura ces vers d'El Bouhtari et disparut.

***

Début 1955, je rencontrais le frère Hassan Laskri de l'organisation FLN de la Casbah qui me demanda de l'aider à trouver un médecin pour soigner quelques blessés et à lui trouver certains médicaments que je n'eus pas de peine à rassembler grâce à des camarades pharmaciens. Ayant informé le Parti de ce fait, on m'orienta vers un camarade médecin qui fît admettre en secret, les blessés graves à l'hôpital d'El-Kettar. Je restais alors en contact avec le frère Hassan Laskri jusqu'en 1957 où les messalistes l'assassinèrent au quartier ex-"Beau Fraisier".

Dès le début, une coopération s'établit entre notre cellule du PCA et l'organisation du Front à la Casbah. Ce fut le cas, particulièrement pour tirer les déclarations et les textes. Nous nous réunissions quelquefois dans le magasin d'un joaillier près de la synagogue ou au domicile de notre camarade Zoubir. Les grenades étaient fabriquées artisanalement dans un autre local.

Un jour, un frère militant du FLN m'informe de l'ordre de grève générale qui devait être déclenchée le mois suivant, pour une durée de huit jours, à l'occasion de l'examen par l'ONU de la question algérienne.

- Dois-je consulter les travailleurs et les commerçants à ce sujet? lui demandai-je
- Non, me répondit-il
- Huit jours, c'est long. N'est-il pas préférable de faire, par exemple, grève durant trois jours?

Le commerçant chez qui se déroule l'entretien m'approuve, et propose même que les trois jours soient le vendredi, le samedi et le dimanche. Ce militant du FLN répondit alors : "c'est un ordre d'en haut, et il n'y a pas à discuter."

La population de la Casbah fit preuve durant cette grève d'une fermeté remarquable ; elle ne fut nullement ébranlée par tout ce qu'elle a eu à subir de la part de l'armée française. Je voyais les exactions lors de l'encerclement de notre quartier: coups de feu tirés à tort et à travers, portes de magasins défoncées, pillage... Certains des nervis appelaient les enfants à participer au pillage, mais ceux-ci évitaient, bien sûr de répondre à cette sollicitation ...

Fin 1960, je suis libéré du camp où j'étais interné. Je retrouve la capitale dans un état de bouillonnement croissant n'attendant que le moment propice pour exploser. Leur volonté de répondre à la grève générale déclenchée par les européens le 9 décembre 1960 a été l'une des causes immédiates, importantes des manifestations populaires des 10, 11 et 12 décembre 1960. Je participais à ces manifestations qui, comme on le sait, ont créé une situation nouvelle.

Ce que je n'oublierai jamais : à l'occasion de tout affrontement, de jour comme de nuit, les you-you des femmes stimulaient notre mobilisation d'une manière qu'aucune description ne peut rendre. L'impact de ces you-you sur le moral de la population européenne était plus fort que des explosions d'obus de 120 mm. —

un ancien de l'A.L.N : DES SOUVENIRS ENCORE VIVACES...

NOUS traversons une plaine, il fait nuit noire. C'est un passage obligé. Sans doute, sommes-nous déjà repérés car bientôt, les canons tonnent. Des dizaines de bombes éclairantes tombent lentement du ciel, accrochées à leur parachute. On voit les moindres détails, comme en plein jour. Bientôt, un déluge de feu, d'obus d'artillerie, quadrillent le terrain. Il faut nous disperser, nous jeter à terre à chaque salve, et courir, au moindre instant de répit pour rejoindre la forêt et les premières collines. L'un de nos compagnons a reçu plusieurs éclats d'obus à la poitrine et aux jambes, il ne peut pas marcher seul. Nous n'arrivons pas à le prendre sans lui arracher des cris de douleurs. Nous parvenons à l'évacuer. Qu'est-il devenu aujourd'hui ?

Nous sommes en haut d'une crête. Soudain, nous entendons un bruit que nous connaissons bien. C'est "Essafra" (petit avion jaune de reconnaissance). Nous nous camouflons. Au même moment, un troupeau de sangliers se trouve près du lit d'une rivière desséchée, située en dessous de nous. C'est incroyable, mais nous voyons les sangliers se terrer au fond du lit de la rivière et s'y confondre.

Dans une casemate creusée à partir d'une fissure de rocher, camouflée, nous sommes une vingtaine et discutons à bâtons rompus. Les moudjahidine, en général paysans pauvres et khammès, sont très sensibles à deux problèmes : l'école et la terre. J'essaye de leur faire connaitre le peu de choses que je sais sur la réforme agraire en Chine, en Yougoslavie, au Vietnam. Ils m'écoutent, leur attention tendue à l'extrême "...la terre à ceux qui la travaillent". Ce mot d'ordre les fait rêver, leur permet d'entrevoir une vie nouvelle : "Oui, dans notre région, on doit enlever la terre à tel colon, à tel caïd, nos enfant ne doivent plus être leurs khemmas, ni leurs bergers." Nous parlons de l'avenir, mais il est près de 22 heures, c'est pour nous le moment de partir. Nous nous serrons la main. Chacun de nous pense : "au retour, de qui parlera-t-on en disant "Allah yarham echouhada" ?"

Dans la katiba, nous étions deux à organiser les cours d'alphabétisation. Il y avait chez les moudjahidine une soif incroyable d'apprendre à lire, à écrire, à signer son nom en arabe, à lire une Sourate du Coran. Parmi ces élèves, il en était qui avaient largement dépassé la quarantaine, et ils nous appelaient "Babana" (notre père) alors que nous avions une vingtaine d'années. Ils étaient fortement contre notre participation aux actions et accrochages : "nous, nous ne savons rien, l'indépendance acquise, qu'allons faire d'utile? nous serons une charge pour le pays. Vous, vous êtes instruits, vous êtes les fils du peuple et des moudjahidine, la patrie aura besoin de gens comme vous ! "

Vint le cessez-le feu. Des moudjahidine pleuraient.

Je rencontrais mes parents une quinzaine de jours plus tard. Ma grand-mère perd connaissance en me voyant. Ma mère me palpe de la tête aux pieds pour constater si "je suis entier", si je ne suis pas blessé. Les yeux de mon père larmoient. Il sort de sa poche un paquet de cigarettes, m'en offre une et me l'allume. C'est la première fois que je fume devant lui. Une épreuve.

J'ai été démobilisé en Juillet 1962. J'étais déçu par les luttes qui se déroulaient entre responsables de la révolution et unités de l'ALN. Tant de sacrifices pour en arriver là ? Et la fidélité à la mémoire des chouhada ? Je passais des journées entières sans dire un mot et vivais une véritable crise, me posant une série de questions sans trouver de réponses valables. Je ne saisissais pas le fil conducteur de ces luttes. J'aimais ma patrie mais mes connaissances politiques étaient limitées n'ayant jamais reçu de formation réelle.

A cette époque, je nourrissais des préjugés tenaces contre les communistes algériens. Je croyais dur comme fer qu'ils n'avaient pas participé à la guerre de libération nationale. Par contre, j'avais beaucoup d'admiration pour l'URSS. Je me souvenais de l'ultimatum qu'avait adressé Boulganine à la France, à l'Angleterre, et à Israël, pour mettre un terme à leur agression contre l'Egypte. Je me souvenais également d'un fait qui m'avait frappé malgré mon très jeune age à l'époque: les pieds noirs avaient fêté la mort de Staline, alors que pour les algériens de la localité, ce fut le deuil en apprenant la disparition de "Bouchlaghem" (l'homme aux moustaches. En quelque sorte, je considérais que tous les communistes du monde étaient remarquables, sauf les communistes algériens.

Pourquoi et comment ai-je évolué vers le socialisme scientifique ?

Au début était l'action. Après quelques mois de désarroi, et à la suite de l'influence "d'anciens de l'ALN" j'adhère à une organisation de masse. Lors d'une élection, je me présente contre les communistes et leurs sympathisants. Je suis élu parmi les premiers, ce qui ne peut s'expliquer que par une seule hypothèse : les communistes ont voté pour une liste unitaire comprenant leurs propres candidats et tous les autres patriotes qui ne sont pas communistes. Je suis sérieusement ébranlé. C'est un premier coup porté à mes préjugés anti-communistes.

Dans la Direction élue, il y a trois communistes sur sept. Ils sont parmi les plus actifs, les plus dévoués, y compris pour les tâches les plus ingrates : tirer les tracts, coller des affiches, placer des chaises pour une conférence, etc.. Qand il y a du volontariat, la journée de l'arbre, une action de masse, je retrouve autour de moi les communistes pour l'essentiel alors que certains parmi ceux qui les critiquent,

(suite p. 6)

UNIVERSITE, MAQUIS, PRISON...

FAUT-IL ou non se mettre en grève ? et jusqu'à quand? C'était en 1956, à l'université d'Alger, la seule du pays. Nombre d'entre nous sont contre, disant qu'il faut assurer la formation des cadres pour demain. Pour nous, le FLN est pour la grève, comme manifestation politique importante; il n'y a pas à discuter et ceux qui avancent de tels arguments nous semblent vouloir se dérober à la lutte et défendre des intérêts égoïstes ...

Certains demandent, déjà avant la grève, leur départ pour le maquis. Il y en a qui ont acquis une formation militaire. Le FLN organise une formation de secouriste. La cité universitaire de Ben Aknoun en est un des centres. Nous commençons à chercher à nous procurer des armes, des médicaments, des manuels de sous-officiers...

Septembre 1956. J'ai enfin le feu vert pour monter au maquis.

Quelques mois après, en février 1957, je suis arrêté, au cours d'un encerclement par l'armée coloniale... Dans les locaux de la gendarmerie où nous étions au secret, nous apprenons l'assassinat déguisé en "suicide" de Ben M'Hidi.

Que dire de ce séjour au maquis ? Que m'en reste-t-il dans le coeur et la mémoire ?

D'abord, les conditions très dures dans lesquelles nous nous trouvions, non seulement nous de l'ALN, mais aussi la masse des civils, de la population. Zône interdite, la région est quadrillée de postes militaires. Nul être vivant ne peut bouger pendant la journée : "l'avion jaune" ("Essafra"), petits piper-cubs de reconnaissance équipés d'une double-mitrailleuse 12-7, est tout le temps en chasse ; même des ânes échappés par inadvertance de leurs caches sont la cible de ses tirs meurtriers. On ne peut se déplacer que de nuit.

Mais même la nuit, certains villages subissent les tirs dévastateurs de mortiers pointés sur les habitations à partir des postes militaires : l'armée colonialiste ne pouvant aller vérifier la présence ou non des maquisards, de peur des embuscades nocturnes, fait tirer ses engins de mort au jugé.

Faute de travail de la terre, il n'y a ni légumes ni fruits. Il n'y a pas de bêtes d'abattoir. Toute la nourriture, non seulement de l'ALN mais aussi d'une grande partie de la population etait acheminée à partir d'autres zônes, d'autres régions du pays.

Ces conditions sont, je le disais, parfois même plus dures pour la population que pour les maquisards. Ceux-ci sont armés, ils peuvent se battre, décrocher et partir ailleurs si l'ennemi est trop fort. Les civils, eux, sont désarmés, ils ne peuvent abondonner leurs familles...

Quand l'armée ennemie sort pour une opération, c'est toute une armada d'hélicoptères, d'avions de reconnaissance, de chasseurs-bombardiers, de camions blindés qui se déplace et encercle la région visée. C'est à chaque fois un spectacle de jugement dernier !

Les groupes, pourtant mal armés, de l'ALN portent des coups sérieux à l'armée colonialiste retranchée dans les postes militaires. Ils assurent l'administration et le ravitaillement de la population... Par la sollicitude dont nous sommes entourée, nous le service sanitaire, je comprends le rôle important que nous jouons aux plans de la santé et du moral aussi bien vis à vis des djounouds que pour la population... Plus tard, je comprendrais pourquoi les B.52 US s'acharnent sur les hôpitaux et installations sanitaires au Vietnam.

Et de fait, après que, à court de munitions et encerclés par les troupes ennemies, nous ayons été arrêtés, l'officier a pu nous montrer fièrement sur une carte d'Etat-Major comment ils nous suivaient à la trace depuis plus de trois mois !

Je me rappelle aussi la question de ce jeune lieutenant - médecin de la troupe qui a participé à notre encerclement: "Comment, demandait-il, faites-vous pour les soigner ? nous, ils ne veulent pas nous montrer leurs malades..." Il n'aurait pas pu comprendre de toutes façons le bonheur emplissant les yeux de ce jeune paysan quand, à mon arrivée au maquis, il me recevait dans sa maison ! Moi, je ne comprenais pas le ber-

(suite p. 7)

un ancien de l'ALN: des souvenirs encore vivaces...

(suite de la p.5)

discutent de la révolution sans faire suite par les actes . Mes préjugés tombent par pans entiers.

Ces progrès ne s'opèrent pas de façon linéaire. Je me souviens m'être accroché sérieusement avec un communiste qui voulait imposer le chant de l'Internationale en français lors du défilé du 1er Mai 1963. J'ai été étonné d'entendre un communiste me dire quelques semaines après : "les camarades ont considéré que la position de X était erronée et sectaire".

Ceux qui m'ont le plus aidé à avancer, ce sont ceux des camarades qui prenaient la peine d'écouter mon point de vue , de discuter sans prétendre détenir la vérité. D'autres étaient de véritables repoussoirs car ils donnaient l'impression de venir "réciter leur leçon apprise par coeur et nous donner des cours".

Par la suite, des camarades m'ont transmis des numéros de "Réalités algériennes et marxisme" et surtout le programme du PCA de 1962. Ces documents répondaient concrètement à mes brûlantes interrogations. Quelques mois se sont écoulés avant que j'adhère au Parti Communiste Algérien.

Aujourd'hui, seize ans sont passés depuis mon adhésion au communisme. Un de mes souhaits les plus chers : que mes yeux que l'on fermera un jour pour toujours soient les yeux d'un communiste, dans une Algérie où le socialisme aura définitivement triomphé.

UNIVERSITE, MAQUIS, PRISON...

(suite de la P. 6)

bère, lui ne parlait ni français ni arabe, et nous ne pouvions communiquer par la parole mais nous nous sentions frères de lutte et plus liés que si nous étions de la même famille.

Je sais que tous ces sentiments de profonde fraternité de lutte à l'égard des populations et ma haine toujours accrue vis à vis des occupants colonialistes, tout cela a encore davantage forgé mon courage politique devant les menaces et sévices quand j'ai été arrêté. Et de fait, pendant toute l'instruction de "mon affaire", à travers les camps dits d'internement où je suis passé, j'ai fait face avec opiniâtreté à tous les sévices, à toutes les pressions et "offres conditionnelles de libération" dont j'étais l'objet. J'ai refusé de révéler quoi que ce soit de mon activité passée qui eût pu porter tort à mes frères qui continuaient la lutte que ce soit au FLN ou dans l'ALN.

Me voici en prison et quelques temps après devant le tribunal. Nous sommes bientôt transférés dans un camp de prisonniers réputé pour sa dureté. Je me rappelerai toujours la "réception" qu'on nous y a réservée : dès avant de franchir la porte du pénitencier, les aboiements des gardiens, leurs insultes visent à annihiler en nous tout esprit de révolte ou de résistance contre les "lois" édictées par la direction de la prison pour imposer une discipline de fer. Bientôt, c'est une pluie de coups, ponctués de "coups de gueule", qui nous tombe dessus. Nous sommes comme un troupeau de bêtes désemparées, criant de douleur ...Par la suite, nous "entendrons" de notre salle, chaque fois avec effroi et une rage impuissante, la "réception" de ceux de nos compagnons qui ont été amenés après notre convoi à Lambèse...jusqu'au jour où notre lutte organisée a interdit de telles opérations !

C'est dans ce camp que mon idée de l'Algérie, de son peuple s'est élargie. Dans ces moments où l'on est comme nu, apparaissant comme à travers une loupe grossissante les plus petites faiblesses, mais aussi et surtout les potentialités inépuisables du peuple. Notre collectivité détenue a dû déployer toutes ses ressources pour organiser la résistance aux lois de fer imposées par la direction, pour améliorer les conditions de détention. Cela a commencé par l'organisation de cours d'alphabétisation à l'échelle de chaque collectif, et aussi à l'échelle globale de la détention...Des cours d'économie politique sont organisés et des livres commencent à circuler...

Dans ce camp, j'ai eu à connaitre des dirigeants et militants communistes. Je me rappelle le respect dont ils étaient entourés, notamment par les simples gens, malgré la sourde campagne de dénigrement dont ils étaient l'objet. Ils étaient parmi les autres patriotes dirigeant les luttes ; ils n'ont jamais posé de problèmes pour se distinguer du FLN (comme l'ont fait des responsables messalistes détenus, entrainant un grand nombre de leurs partisans à des bagarres de masse qui auraient pu dégénérer en tueries) ; ils n'ont jamais rechigné devant les tâches, notamment d'enseignement, et c'était eux qui donnaient les cours d'économie.

A ma libération vers la fin 1961, je retrouve ma famille : un frère absent, tombé au champ d'honneur, le père vieilli par les pénibles moments passés dans divers camps (il avait été arrêté dès l'automne 1955) et les durs travaux auxquels il avait été soumis : terrassements, placement de barbelés, longues marches inhumainement chargé, y compris en éclaireur pour tester des chemins supposés minés..., mes petits frères étaient devenus prématurément adultes...Je retrouve aussi une population en butte à un climat de terreur de la part de l'OAS et des autorités militaires. La lutte est devenue plus profonde et plus dure que jamais. Quiconque est pris à collecter des fonds pour la révolution disparaît sans laisser de trace ....

***

Juillet 1962, c'est l'indépendance. Les divisions au sein de la direction du mouvement de libération apparaissent au grand jour. Il me semble que l'équipe du GPRA va pouvoir confisquer la révolution. Je n'arrive pas être de la fête du 5 Juillet.

Je me rends à Alger en plein milieu de la crise. Je suis désemparé; j'ai des amis, des frères de lutte des deux côtés et ils se donnent des coups sérieux. Ça accroit mon désarroi.

Au fil des mois, je reprends courage et confiance. Politiquement. Je recommence à m'intéresser à la vie syndicale et politique du pays. Je fréquente des communistes, apprends à mieux les connaitre, commence à m'intéresser à la littérature politique, à travers les oeuvres de Lénine par exemple. Je lis régulièrement "Alger-Républicain" dont les éditoriaux, les informations et études de fond éclairent mieux pour moi les luttes en cours.

J'adhère petit à petit à une conception et à une pratique plus scientifiques du socialisme mais je ne suis pas encore organisé. On ne m'en fait pas la proposition et il me reste quelques préjugés. Puis, après des hésitations, je "fais le saut" ...

Depuis, avec mon Parti, je sais qu'on n'en finit pas de devenir communiste. Parce que l'amour de la Patrie et du peuple laborieux exige un dévouement et un engagement constant et sans limite. ■

Abdelkader BENAMARA

Militant du P.C.A.
Rejoint le maquis dès l'interdiction d'Alger-Républicain.
Capitaine de l'ALN, il tombera les armes à la main..

UN C.D.L. DE L'ORANIE TEMOIGNE

AU début du printemps 1956, la constitution des groupes armés des "COMBATTANTS DE LA LIBERATION" prend un nouvel élan à Oran. A cette date, la lutte armée accuse un net retard en Oranie, par rapport à l'Algérois et au Constantinois.

C'est essentiellement une période d'organisation politique, de recrutement des Fedayine, d'encadrement. La saisie du cargo "L'Athos II", au large des côtes d'Oranie, va momentanément priver les combattants de cette région et ceux qui attendent impatiemment de pouvoir participer à la guerre, d'une grande quantité d'armes.

En Avril 1956, dans la région de l'Oranie, des groupes de "combattants de la libération" sont organisés.

C'est une tâche dure, qui exige un apprentissage. L'enthousiasme, le courage, ne suffisent pas. Il faut apprendre à travailler dans une clandestinité profonde, à respecter les cloisonnements, à vaincre aussi bien l'hésitation que l'impatience.

Les premières armes sont collectées par les camarades. Puis le Parti nous fait parvenir un lot important de revolvers et de mitraillettes, ce qui va nous permettre de passer à l'action.

Les premières actions des "combattants de la libération", à Oran, sont des incendies dans des entreprises, dépôts ou magasins de supoôts avérés du colonialisme. Un incendie est également allumé au port d'Oran.

Tout le Parti est mobilisé pour la collecte de médicaments et d'outillage pour l'ALN. Plusieurs cargaisons furent envoyées au maquis, camouflées dans des tonneaux d'olives en conserves, et transportées à l'aide d'une camionnette "empruntée" à l'E.G.A. (aujourd'hui SONELGAZ). Ces cargaisons étaient déchargées chez un épicier de Tlemcen et transmises ensuite aux maquis de la région.

Cette tâche de soutien matériel de l'ALN nous était facilitée par le fait que la plupart de nos camarades paysans de la région de Tlemcen étaient intégrés dans l'ALN. Un jeune camarade paysan, Soufi, mort au combat ensuite, assurait la liaison avec Oran et nous faisait part des besoins des groupes de l'ALN. A son second voyage, il nous apprit la mort de notre camarade Hilali Moussa, à la tête de sa section ALN.

Au début de l'été, fut menée à bien une opération des "combattants de la libération" : un policier fut abattu au quartier de la "ville nouvelle"(Oran).

Peu de temps après fut organisé le transfert d'El Asnam à Relizane puis à Oran, de certains camarades rescapés de l'accrochage où Maillot, Belkacem, Laban, et deux autres camarades avaient trouvé la mort. Certains poursuivirent ensuite la lutte dans d'autres maquis.

Puis arriva à Oran la nouvelle de l'accord FLN-PCA sur l'intégration des "combattants de la libération" au sein de l'ALN. Cette intégration fut décidée par nos groupes avant même qu'aucun contact ne fut pris localement avec l'organisation du FLN. Nos camarades des groupes armés agissaient désormais au nom de l'ALN-FLN.

La multiplication des actions armées à Oran et sa région, fut le prétexte d'une vaste campagne du colonialisme sur le thèmes des "maquis rouges", et d'une dure répression. Beaucoup de camarades, engagés à Oran dans l'action armée, furent arrêtés et sauvagement torturés au siège de la DST (Direction de la Surveillance du Territoire) spécialement chargée de la répression anti-communiste.

A l'automne 1956, tous les communistes connus comme tels, d'Oran, Sidi Bel Abès, Tlemcen, Aïn Témouchent, Mohammadia (ex-Perrégaux), etc..., furent arrêtés et enfermés dans différents camps, en particulier à St Leu et Arcole.

Les C.D.L. ayant été intégrés à l'ALN, l'action politique des communistes se poursuivit, malgré les difficultés accrues dressées par les colonialistes. A la fin de l'année 1956, ils réussirent à éditer un petit journal imprimé, "l'Oranie combattante" et à le diffuser. De même, la liaison reprise avec la Direction du Parti à Alger permit la diffusion à Oran et dans les autres villes et villages de l'Oranie, de l'organe central du Parti "El Houria" ainsi que d'autres documents.

Nos camarades détenus à Oran continuèrent avec l'ensemble des patriotes prisonniers leur combat au sein d'une des prisons colonialistes les plus dures. Devant les tribunaux, ils affirmèrent hautement leurs convictions patriotiques et clamèrent leur foi dans l'issue victorieuse du combat du peuple algérien.

Sur directive du Parti parvenue à l'automne 1957, ceux qui furent jugés alors refusèrent de reconnaitre la compétence de la justice militaire française et de répondre aux questions du tribunal. La plupart furent disséminés dans les prisons françaises où on les transféra après leur condamnation.

Cette courte évocation de la participation des communistes d'Oran à la guerre de libération ne peut être conclue sans que soit évoqué le martyr de nombreux camarades, tombés, y compris dans les hôpitaux sous les balles de l'OAS dans les premiers mois de 1962 à Oran et Bel Abbès notamment.

"il n'existe qu'une seule armée, l'ALN contrôlée par le FLN" (1)

"1° - Il n'existe plus de mouvement armé communiste depuis la dissolution des "Combattants de la Libération" et leur intégration avec armes et matériel dans l'Armée de Libération Nationale. Tout en gardant leurs convictions politiques les communistes combattants de l'ALN n'ont pas de liaison organique et politique avec le Parti Communiste Algérien.

Les intentions que Monsieur Pineau (2) prête au PCA (noyautage du FLN,...) relèvent de la pure imagination. Tous les patriotes comprennent que le but de M. Pineau est de troubler les esprits afin de diviser les combattants algériens.

2° - Il n'existe qu'une seule armée, l'A.L.N., contrôlée par le F.L.N. Prétendre comme fait M. Pineau, qu'il y a plusieurs mouvements rivaux en Algérie, pour arguer de l'impossibilité de trouver un interlocuteur valable pour le cessez-le-feu est donc contraire à la vérité. "

(1) Extrait d'une lettre du PCA au journal "Le Monde" en date du 11.02.1957

(2) Ministre français des affaires étrangères.

DU COLLEGE A L'ALN

LE 1er Novembre 1954, j'étais au collège, en classe de 3ème. Jusqu'à cette date, je n'avais jamais participé aux luttes politiques.

La cellule du FLN à laquelle j'ai appartenu à partir d'Avril 1956 se composait de 4 artisans dont deux cordonniers, un artisan tailleur, un menuisier, et de deux lycéens.

Mon père était "analphabète dans les deux langues" comme on dit. Il achetait régulièrement "Alger Républicain" qu'il m'obligeait à lui lire à haute voix, pour lui permettre de comprendre. Je ne savais pas traduire car je ne comprenais pas tout et lui n'avait qu'une compréhension "auditive" du français. Mais il recevait souvent à la maison des amis ou des parents, et les discussions politiques duraient parfois plusieurs heures. Très souvent, je participais à ces débats, soit en écoutant, soit en intervenant. Mon père n'avait jamais appartenu à un parti politique. Il était un sympathisant de l'Association des Oulémas dont il suivait les manifestations et les inaugurations de mosquées.

Dans notre collège, il y avait deux professeurs qui étaient au PCA. J'ignorais ce qu'était la pratique politique dans un parti, je remarquais seulement que le plus jeune des deux discutait avec beaucoup de gens, essentiellement avec des paysans. Cela m'intriguait car je ne connaissais par ouï dire, ou communisme que l'athéisme.

Les discussions au collège, à la veille du 1er Novembre 1954, tournaient autour de la question : "Comment faire sortir la France" ? C'était une grande puissance, elle avait une grande armée, nous n'étions rien. Nous regrettions que notre peuple n'ait pas profité de la deuxième guerre mondiale ou de la guerre d'Indochine, au moment où le gros de l'armée française était utilisé ailleurs, pour s'engager dans l'action. C'était en quelque sorte le désarroi, nous ne voyions pas d'issue ; il nous arrivait de souhaiter une nouvelle guerre mondiale pour permettre à notre peuple de se frayer un chemin vers l'indépendance. Nous étions très attentifs aux événements internationaux : Dien Bien Phu, les événements du Maroc, de Tunisie, d'Egypte. J'écoutais quotidiennement Saout-el-arab, et le soir, dans les quartiers, nous échangions les informations, celles de Londres, Paris, etc... et nous brodions autour.

C'est par la Radio d'Alger que j'ai appris le 1er Novembre. Les discussions se sont activées, dans les bains maures les salons de coiffure, dans les arrières boutiques autour d'une théière. Tout le monde était attentif aux événements politiques et aux faits d'armes de l'ALN. En 1955, l'appareil répressif était progressivement mis en place : renforts de CRS, arrivée de jeunes appelés...C'est dans cette atmosphère que l'assassinat d'un grand patriote fût annoncé dans la ville dans les débuts de l'année 1956. Il y eut au cimetière une grande manifestation à laquelle j'ai activement participé. Le soir, une atmosphère d'émeute régnait dans la ville.

Après cette manifestation, des mots d'ordre ont commencé à circuler. Leur auteur était tout le monde et personne. Des rumeurs circulaient donnant pour directive, par exemple, de fermer boutique le vendredi, de porter la chachia, de ne pas fumer, de faire la prière, de boycotter les mosquées officielles. La lutte a été portée à l'intérieur des établissements secondaires : nous observions des minutes de silence dans la cour, nous faisions grève, nous manifestions dans la rue. Nous étions aidés par le jeune enseignant communiste qui, peu de temps après, monta au maquis. Ce fut un grand boom dans tout le collège et dans la ville.

De mon côté, je cherchais le "contact" pour intégrer une cellule FLN. C'est en Avril 1956 que j'ai pu rejoindre une cellule de fidayine. En Juin 56, notre cellule a été démantelée à la suite de l'échec d'un attentat contre un inspecteur de police. (D'Avril à Juin 56 nous avions opéré trois attentats, deux au pistolet et un à la grenade.) Après l'échec de cette opération, j'ai rejoint le maquis. Ce fut pour moi un monde nouveau, j'étais dans un milieu totalement différent du mien. Je découvrais la société paysanne, avec son langage plus rugueux, l'analphabétisme, la misère, mais aussi son attachement à la patrie, à la terre des ancêtres, son courage, son dévouement, son esprit de sacrifice.

J'ai aussi découvert les longues marches qui commencaient à 16 heures pour s'achever à 5 heures du matin. Je suis tombé très rapidement malade et j'ai été évacué, fin septembre, au-delà de nos frontières et j'ai travaillé dans l'organisation du FLN.

Début 1960, j'ai à nouveau rejoint le maquis. J'ai été affecté dans une zone où je suis resté jusqu'à l'indépendance. Peu de temps après, je rejoins naturellement les rangs des communistes algériens. ■

REBAH Nour Eddine

Né le 20 Juin 1932 à Blida. Etait aux SMA (Scouts Musulmans Algériens).

1947 : adhésion à l'U.J.D.A (Union de la Jeunesse Démocratique Algérienne) et participation à son congrès qui a eu lieu à Blida. (Il y a eu à Chréa une sorte de festival appelé "République des Jeunes".)

1952 :-secrétaire de l'U.J.D.A. Arrêté à la suite du "complot des pigeons".

-participe au congrès du P.C.A.

Aux environs des années 53 - 54, il était vice-président de la section d'Alger de l'AEMAN (étudiants).

1955 : membre des Combattants de la Libération.

1956 : participe à différentes actions armées à Alger. Rejoint le maquis et se porte volontaire pour faire partie du commando "Ali Khodja". Affecté à la zone II de la wilaya.

1957 :-condamné à mort par contumace par le tribunal des forces armées d'Alger.

-tombe au champ d'honneur en septembre 1957 dans la bataille de Bou Hendis, au-dessus de la Chiffa (mont blidéen). /Ce combat est relaté par un ingénieur de SONATRACH, Rebiga, dans "Récits de feu", édité par la SNED. / ■

LES ALGERIENNES AU COEUR DU COMBAT NATIONAL

(dans les campagnes)

NOS SOEURS paysannes supportent le poids le plus terrible de l'occupation et de la guerre. Beaucoup combattent les armes à la main, comme à Médéa, le 8 Mai 1960, où plusieurs femmes participèrent aux côtés des soldats de l'ALN à un violent combat...

Dans les centres de regroupement, malgré le contrôle draconien sur la nourriture et sur les allées et venues de chacun, elles arrivent à ravitailler notre armée. Par exemple: une femme transporte une cruche dont l'eau déborde un peu, lors d'un faux pas à temps voulu. Au contrôle, on la laisse passer. En réalité, cette eau ne remplit qu'une petite boîte adaptée à la cruche, laquelle est pleine de semoule.

Le commandant de la wilaya V, dans un entretien avec " El-Moudjahid" (1959) disait : "Les femmes participent aux conférences tenues par les commissaires politiques... Je connais des douars où ce sont des militantes qui ont été élues présidentes d'Assemblées du Peuple, donc chefs de douars. Ceci vous montre bien les bouleversements extraordinaires apportés par notre Révolution ".

(dans les villes)

"Qu'elles soient jeunes ou vieilles, qu'elles se soient placées en avant des cortèges pour protéger des balles les poitrines nues de leurs fils, qu'elles aient participé chez elles à la confection des drapeaux brodés avec soin, qu'elles aient soigné des patriotes blessés ou confectionné pour eux des pâtisseries, qu'elles aient apporté provisions ou secours aux familles les plus éprouvées, les femmes dans nos villes ont montré que, désormais, elles n'avaient plus peur, ni des paras abhorrés, ni des "bleus", ni des mouchards.(...)

(à sarkadji, quartier des femmes)

"Une rumeur, puis les cris de "TAHIA EL-DJAZAIR HORRA", "ALLAH OU AKBAR", nous ont réveillées.

Plusieurs frères sont partis au supplice. Nous nous sommes levées d'un bond pour nous agripper aux barreaux. Nous avons chanté "IKHOUANI LA TENSAOU ECHOUHADA", "MIN DJIBALLINA" et aussi le chant de la Résistance française "Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre, prend ta place...". Le coeur déchiré, révoltées, nous avons crié "A BAS LE COLONIALISME !" , "ASSASSINS !". Les CRS sont arrivés en courant. Face aux dortoirs, ils ont fait tourner leurs matraques.

Yemma Fatma-Zohra s'est approchée de la porte du dortoir, toute droite, elle leur a dit d'une voix forte:"notre lutte est juste. C'est notre peuple qui sera victorieux!". Les CRS ont ouvert la porte du dortoir et se sont précipités sur nous. De nos corps, nous protégions Yemma Fatma-Zohra. Mais les CRS, à coups de matraques, nous ont bousculées, rejetées dans tous les coins et Yemma nous a été arrachée. Elle a reçu des coups à la tête, aux bras, aux jambes. Elles est sortie, la tête fière et haute. Elle a été mise en cellule.

La prison est retombée dans le silence de cette nuit épaisse écoeurante, lourde de sang. Combien de frères sont morts ?

Le jour monte, les oiseaux lancent leurs premiers pépiements. La vie continue, elle me semble recommencer, tant la mort m'a imprégnée. Etre vivante ! L'aurore est étonnante. Nous avons toutes mal à la tête. Nous faisons la grève de la faim, comme tous les lendemains d'exécution." —

(Extraits d'articles publiés par "El Houria", organe clandestin du PCA, n°38 du 18 Février 1961, sous le titre :"les Algériennes au coeur du combat national".)

Laïd LAMRANI

Né en 1916 à Batna. Il fit ses études de droit à Toulouse. A la Faculté, il était en rapport avec les organisations ouvrières françaises, notamment avec les Jeunesses Communistes.

Ses études terminées, il revient à Batna et devient avocat. Sa compétence et sa loyauté professionnelles font que bientôt il acquiert une grande autorité à Batna et dans tout l'Aurès. Malgré l'opposition de l'administration coloniale, il deviendra bâtonnier de l'Ordre des avocats de Batna.

En 1945, il adhère au P.C.A. et consacre la majeure partie de son temps au travail politique. Candidat du Parti, il participe activement aux campagnes électorales. Les paysans de l'Aurès l'appellent "l'avocat des pauvres". Malgré l'opposition des autorités coloniales, il est élu Conseiller Municipal.

En 1949, au 5e Congrès du P.C.A., il est élu membre du Comité Central.

Pendant les années qui ont précédé l'insurrection armée , Lamrani défendit les militants du Mouvement de Libération Nationale.

Au début 1955, l'Administration colonialiste interdit à Lamrani de résider à Batna et dans tout le Constantinois.

Mais dès l'été 1955, sur décision du C.C. du Parti, il y revient illégalement (avec plusieurs autres camarades , dont Georges Rafini, membre du C.C.) et rejoint le maquis de l'Aurès. Dans l'ALN, il se bat les armes à la main et tombera en martyr de l'indépendance et du socialisme. ■

un compagnon de Sadek CHEBCHOUB raconte :

J'Ai connu Sadek dans les années 1940. Il habitait avec sa famille à Arris et nous avons été compagnons de lutte.

Après le débarquement allié en Afrique du nord, en 1942, le personnel de direction d'une exploitation minière du djebel Chelia, près de Medina, regagna l'Europe en laissant à Chebchoub le gardiennage de la mine, travail pour lequel il ne sera jamais payé malgré les promesses faites.

C'est en 1944 qu'il adhère au P.C.A. dont l'influence s'étendait vers le versant sud des Aurès.

L'activité politique déployée par Chebchoub l'amène à être membre du bureau régional de Constantine, puis membre du Comité Central du P.C.A.

Il fut alors convoqué plusieurs fois chez le caïd de l'époque, le fameux bachagha Taouti, ainsi qu'à Arris ou l'administrateur Tabet menait une véritable répression anti-communiste.

Un jour de 1947, le garde-champêtre est venu pour arrêter Chebchoub et l'emmener à Arris. Chebchoub l'assomma, le désarma et gagna le maquis qu'il n'a alors jamais quitté jusqu'à sa mort.

Lors de la constitution du maquis de l'Aurès sous la direction de Benboulaïd, il est membre de l'Etat-Major. Il tombera quelques années plus tard les armes à la main.

Il est enterré à Rass el aïoun.

Fernand YVETON

Ouvrier. Membre des CDL, torturé et guillotiné par l'ennemi. Sa dernière lettre : "...La vie d'un homme, la mienne, compte peu. Ce qui compte, c'est l'Algérie, son avenir. Et demain, l'Algérie, sera libre..."

Henri MAILLOT

Membre des CDL, déserte de l'armée française (où il était officier) avec un camion d'armes. Rejoint le maquis du Cheliff. Fait prisonnier au cours d'un accrochage, il est assassiné par l'ennemi.

Georges RAFINI

Membre du Comité Central du PCA.
Rédacteur à "Alger-Républicain".
Officier des brigades internationales.
Ancien condamné à mort (1940).
Rejoint le maquis des Aurès en été 1955, et tombera avec d'autres camarades montés avec lui (Lamrani, Siméon, le Dr Counillon, etc.)..

Ahmed INAL

Né le 21 Février 1931 à Tlemcen où il fit ses études primaires et secondaires. Instituteur à Sebdou, puis études de Lettres à la Sorbonne à Paris. Licencié en 1955.

Secrétaire Général de l'U.E.A.P. (Union des Etudiants Algériens de Paris), puis de l'U.G.E.A. (Union Générale des Etudiants Algériens) jusqu'à son retour à Tlemcen où il a été rappelé par la direction du P.C.A.

Professeur au lycée de Tlemcen où il organise plusieurs cellules de lycéens. Participe activement aux manifestations populaires lors des obsèques du Docteur Benzedjeb, assassiné par l'ennemi.

Rejoint le maquis en Février 1956.

Officier, membre du Commandement des secteurs 7 et 8 (après le Congrès de la Soummam, Zone 5), Secrétaire Zonal.

Blessé le 21 Octobre 1956 lors d'un accrochage près de Télagh (Sidi Bel Abès). Torturé pendant 10 jours et brûlé vif le 31 Octobre 1956 dans une ferme près de Aïn Nehala (ex-Descartes).

A propos d'Ahmed Inal, un ancien moudjahid parmi ses anciens compagnons déclare (lire "La République", quotidien paraissant à Oran, n° spécial du 1er Novembre 1974, page 13):

"...mais, seul Ferradj put s'échapper, poursuit Zoubir. Nous étions dans le djebel d'en face et c'était avec nous qu'il devait prendre contact ce jour-là. Quand il nous a rejoint, il nous a raconté ce qui s'était passé et nous a dit qu'il était inquiet. Inal Sid Ahmed, son katib, avait été pris vivant. Mais Inal Sid Ahmed ne parlera pas. Pas un mot. On le torturera férocement. On lui arrachera un oeil. Il ne parlera pas. Puis l'autre. Pas un seul mot. On l'achève."

Il déclare peu avant : "Je suis algérien d'origine européenne. L'Algérie est ma patrie. Je dois avoir à son égard les mêmes devoirs que tous ses fils. Ma place est aux côtés de ceux qui ont engagé le combat libérateur."

BOUALI Taleb

Naquit le 10 Février 1916 à la Ferme (non loin d'El Asnam). Son enfance sans joie se passa dans le travail. Totalement illettré, il part à 13 ans en quête de travail à Alger où il devint apprenti-plombier. Ce métier lui était enseigné par un ouvrier allemand anti-fasciste émigré en Algérie.

Sans cesser de travailler, Bouali Taleb se mit à étudier le soir à des cours où il est admis avec l'aide de ses camarades de travail. Pendant six mois, il apprend opiniâtrement à lire et à écrire, puis il consacre tout son temps libre à la lecture de livres politiques que lui fournissait l'ouvrier allemand.

En 1934, il adhère aux Jeunesses Communistes. Deux ans plus tard, grâce à sa grande activité, il devient l'un des secrétaires de cette organisation.

En 1936, il adhère au PCA qui lui confie le travail d'éducation parmi la jeunesse. Cette même année, il participe activement à l'organisation des puissantes grèves qui déferlèrent sur le pays.

En 1939, après l'interdiction du PCA, Taleb milite clandestinement. En 1940, il est arrêté et déporté dans le Sud Oranais, dans un camp de concentration.

En 1943, il est libéré en même temps que les autres patriotes communistes et nationalistes. Taleb reprend ses activités au Parti et dirige pendant plusieurs années l'organisation de la jeunesse communiste.

En Mars 1946, Bouali Taleb est membre du Comité Central et devient l'un des secrétaires de l'organisation du Parti à Alger.

Après avoir repris son travail de plombier en 1950, il est élu en 1951 comme secrétaire du syndicat des travailleurs du bâtiment.

En Août 1954, il déploie une grande activité pour l'aide aux sinistrés du tremblement de terre d'El Asnam.

En 1955, il est de nouveau dans la région d'El Asnam, dans les "Combattants de la Libération", et après l'accord FLN - PCA, il rejoint l'ALN en 1956 et devient membre de l'Etat - Major de la 4ème Région, 3ème Zone (wilaya 4) qui lui confie les services des renseignements et communications. Un peu plus tard, il est transféré dans la 4ème Région, 2è Zone

Taleb est tombé, les armes à la main, en Juillet 1957, au cours d'un combat contre les troupes colonialistes..

Tahar GHOMRI

Né le 16 Mai 1909 à Ochba, (ex-commune mixte de Sebdou, près de Tlemcen).

Paysan pauvre comme son père, Tahar Ghomri consacre sa vie à défendre les intérêts des ouvriers agricoles et des petits paysans.

Ghomri commence à militer dans l'Association des Oulémas, puis, en 1946, il adhère au P.C.A. qui le charge du travail parmi les ouvriers agricoles et les petits paysans de la région de Tlemcen.

En Avril 1947, au 4° Congrès du P.C.A., Tahar est membre du Comité Central. Il continue à travailler dans les milieux paysans pauvres et ouvriers agricoles qui, avant 1954, déclenchent dans cette région de puissantes grèves revendicatives victorieuses (notamment la région d'Aïn Nehala où a été inauguré le premier village socialiste).

En 1955, les autorités colonialistes expulsent Tahar Ghomri. Mais, très vite, sur décision du C.C., il revient illégalement et poursuit clandestinement son activité.

En Mars 1956, Ghomri rentre au sein de l'ALN. Il devient successivement Commissaire politique du sous-secteur, puis du secteur, et enfin de toute la région.

En 1958, lors d'un accrochage avec l'armée colonialiste près de Sidi Bel Abbès, il est grièvement blessé et fait prisonnier. Il sera achevé à l'hôpital militaire..

Maurice AUDIN

Assistant à l'Université d'Alger.

Militant du P.C.A.

Tué sous la torture par les paras de l'armée française..